

vivait non pas dans un cabinet, dans une logette, dans un trou, mais dans l'énorme boîte d'une horloge à poids, fabriquée jadis en Allemagne, et dont la taille dépassait celle de tous les meubles de ce genre. L'horloge se trouvait tellement en vue, ses poids montaient et descendaient si régulièrement, le coucou articulé sortait si gentiment de sa cage à toutes les heures, battant des ailes, et ouvrant son bec, que les plus habiles limiers envoyés dans le logis de Suzette n'avaient pas eu l'idée de se demander si l'on avait pu faire de la boîte de cette horloge un réduit suffisant pour cacher pendant quelques heures un homme que l'on recherchait activement. Une étroite sellette permettait de s'y asseoir ; et l'air y pénétrait à travers une rosace découpée, placée au-dessous du petit châlet habité par l'oiseau.

Lorsque la vieille Suzette ne redoutait rien, le vieux prêtre, vêtu d'un costume d'ouvrier, pouvait rester dans la mansarde ; au moindre bruit alarmant, il se dissimulait à tous les regards.

Près de la mansarde, s'étendait un vaste grenier dont l'hôtesse du vieux prêtre avait la jouissance absolue. Elle y avait placé plusieurs caisses dans un apparent désordre ; mais plusieurs fois par semaine, ces caisses se rangeaient avec symétrie, se couvraient de linge blanc, de chandeliers, de vases de fleurs. L'autel, un pauvre autel, se trouvait préparé pour le saint Sacrifice.

Quant aux fidèles, ils accouraient de loin, souvent, empressés, le cœur ému, l'âme pleine d'une ardente foi et d'une espérance ineffable.

C'était vers la maison de Suzette que Jeanne se rendait à ce moment.

Mme Roucher et sa fille connaissaient le secret des saintes cérémonies qui s'accomplissaient dans ce grenier. Le prêtre proscrit y avait béni plus d'un jeune couple, baptisé des petits enfants, donné la communion à des fidèles menacés qui demandaient le pain de vie afin d'avoir la force d'achever un difficile voyage, dont le terme serait peut-être le seuil même de la chapelle.

Combien de fois Jeanne, dont le cœur saignait par tant de blessures cachées, était-elle venue dans le grenier de Suzette chercher la force de souffrir sans se plaindre. Sans doute alors elle courait un danger, mais mille fois moindre cependant que celui qui la menaçait. En cherchant à surprendre la comtesse de Civray, Robert pouvait l'avoir reconnue, suivie. Ce n'était pas pour elle qu'elle tremblait à cette heure, elle consentait à mourir, mais auparavant elle voulait achever son œuvre.

Avant de pénétrer dans le couloir de Suzette, elle s'arrêta, le corps caché dans l'ombre, la tête penchée en avant, explorant la rue silencieuse. Mais, si perçant que fût le regard d'un homme, il ne pouvait pas la découvrir là. Un quart d'heure se passa de la sorte ; quand elle crut qu'elle pouvait se rassurer d'une façon absolue, elle gravit les quatre étages de la maison, puis s'arrêtant devant une porte étroite, dont la peinture brune s'écaillait par plaques, elle frappa doucement.

Une vieille femme lui ouvrit.

— Me reconnaissez-vous ! Suzette, lui demanda l'ancienne lingère.

— Oui, Jeanne Raimbaut, oui, je vous reconnais, entrez.

— J'assisterai à la messe, Suzette, après je remettrai une lettre à Mme Roucher, si elle est au nombre des fidèles.

— Elle s'y trouve avec deux autres dames.

— Dieu soit béni ! Je remplirai ma mission.

Jeanne entra dans le grenier. Sauf le point lumineux de l'autel, cette pièce énorme se trouvait dans l'ombre. Les charpentes de la toiture semblaient s'enfoncer dans un vague sans fin. Tout le monde était agenouillé sur le sol raboteux. La plupart des femmes voilaient leur visage de leurs mains, sans doute afin de cacher leurs larmes. Les hommes, debout, graves, avaient cette attitude humble et forte à la fois qui caractérise ceux qui se tiennent prêts à affronter un péril quand leur conscience l'ordonne.

Le prêtre, ayant achevé de passer sa chasuble, s'approcha de l'autel.

Il était très vieux, de longs cheveux blancs tombaient sur son vêtement de brocart, sa tête belle et reposée tremblait légèrement et communiquait à toute son attitude quelque chose de grand et d'attendri tout ensemble. Il avait la voix douce et profonde, et les paroles sacrées, en passant sur ses lèvres, s'imprégnaient d'une singulière ferveur. Les chrétiens prosternés au pied de ce prêtre ne voyaient pas seulement l'autel ; derrière le crucifix, ils devinaient le bourreau.

Les larmes répondaient souvent aux paroles de l'officiant, et jamais Jeanne ne se sentit au cœur une plus poignante émotion que durant cette messe célébrée dans un grenier.

Quand le saint sacrifice fut achevé, le prêtre baptisa quelques petits enfants, nés au sein de cette terrible tourmente révolutionnaire qui dressait l'échafaud du père à côté du berceau de l'enfant.

Jeanne n'attendit point que les pieuses cérémonies fussent terminées ; elle quitta sa place, puis gagnant la porte du grenier, soigneusement enveloppée dans une mante dont les plis cachaient sa taille, et dont le capuchon rabattu dérobait ses traits, elle laissa sortir les fidèles, jusqu'à ce qu'elle reconnût Eulalie Roucher. Alors glissant le billet qu'elle avait préparé dans les mains de la jeune fille, elle lui fit signe de garder le silence, et se glissant dans la foule elle disparut.

En se trouvant dans la rue elle se sentit sauvée. Il lui fallut peu de peine pour reconnaître Mme et Mlle Roucher, la comtesse de Civray et sa nièce. Toutes quatre semblaient se concerter et causaient avec animation.

— Si c'était un piège ! murmura Mme de Civray restée défiante.

— Celui ou celle qui nous voudrait trahir aurait envoyé des policiers arrêter le prêtre et les fidèles.

Adieu donc ! dit la comtesse de Civray à Mme Roucher, et puisse Dieu vous rendre l'admirable mari que vous pleurez.

— Je demanderai qu'il protège votre fils ! ajouta la femme du poète.

Un moment après, deux des femmes prirent le chemin de la rue de la Loi, qui s'appelle aujourd'hui la rue Richelieu.

Jeanne les suivit à distance.

Quand elles eurent franchi le seuil de la maison habitée par Rose-Thé, l'officieuse de la citoyenne Fouquier-Tinville respira :

— Encore une fois elles sont à l'abri ! murmura-t-elle.

Jeanne ne songea plus qu'à regagner la demeure de sa maîtresse. Quand elle revint, la fête finissait en orgie. Des sanglots gonflaient sa poitrine, lorsqu'un coup de sonnette la rappela à son devoir d'officieuse.

La citoyenne Fouquier-Tinville venait de rentrer dans sa chambre.

Debout devant une glace, elle enlevait ses boucles d'oreilles, et continuait à haute voix une conversation avec son mari, qui venait d'entrer dans son cabinet.

— Ma chère, dit l'Accusateur public à sa femme, à cette heure même a lieu, à la prison Lazare, une petite scène capable de faire mourir de peur tous les oiseaux que nous y gardons en cage. Figure-toi que pour me créer une nouvelle prison, j'ai imaginé d'envoyer à Naudot tous les scélérats de Bicêtre.

Un éclat de rire de Mme Fouquier-Tinville accueillit la nouvelle que lui apprenait son mari.

— Eh bien ! franchement, dit-elle d'une voix musicale comme une corde de harpe, je paierais cher pour voir ce spectacle après notre soirée... C'est impossible, n'est-ce pas ? N'en parlons plus... Demain j'irai au tribunal... Décidément, Fouquier, j'aime mieux ces émotions que celles du théâtre... Les pièces du citoyen Marie-Joseph Chénier sont bien froides à côté de ce qui se passe quand tu présides.

Jeanne parut sur le seuil de la chambre ; elle prenait sa poitrine à deux mains et semblait prête à défaillir.

— J'étais vraiment charmante ce soir, dit la citoyenne Fouquier-Tinville à son officieuse ; décidément Rose-Thé ne vous avait pas trop vantée.

CHAPITRE XVI

LA JEUNE CAPTIVE

Tandis que s'achevait la brillante soirée de l'Accusateur public, une scène différente se passait à la prison Saint-Lazare.

Les captifs venaient de chercher dans le sommeil l'oubli des menaces suspendues sur leurs têtes, après avoir échangé les adieux, les poignées de mains de chaque soir ; Mlle de Coigny avait reçu, d'André Chénier, une poésie nouvelle ; Emile dormait, roulé dans son paravent à six feuilles ; Roucher et François de Loizerolles rêvaient à leurs mutuels travaux. Les appels des guichetiers, des gardiens, des hurlements des matins qu'on lachait dans les cours s'étaient apaisés.

Chacun, las de sa journée, allait reposer, en dépit du cri que se lançaient les sentinelles. Le mouvement de Paris s'éteignait, les derniers reverbères faisaient trembloter leur petite lumière. La lecture que les geôliers appelaient le " Journal du soir ", était finie. Treize prisonniers, ayant reçu leur acte d'accusation, venaient de partir pour la Conciergerie, et les parents, les amis qu'ils abandonnaient, étaient les seuls qui ne fussent pas endormis. Pour beaucoup de captifs, cette nuit devait être la dernière, et cependant, la plupart reposaient.

Tout à coup, un grand vacarme retentit aux environs de la prison.

Au fracas des roues de plusieurs chariots, criant sur les pavés inégaux, se mêlaient des vociférations, puis des bruits mats et sourds, comme si un bâton s'abaissait sur une chair vivante.

Le pas régulier des soldats accompagnait le retentissement des sabots des chevaux et des claquements de fouets des conducteurs.

Durant cette nuit du 13 février 1794, se préparait un drame sombre dont la prison Saint-Lazare allait devenir le théâtre.

Il ne suffisait point aux bourreaux d'arracher les bras des bras de leurs enfants, d'incarcérer les jeunes gens, d'insulter les femmes, de poursuivre tout ce qui portait un nom ou possédait une renommée, il fallait encore tenter d'avilir les malheureux en les confondant avec les derniers des misérables.

Bicêtre servait alors de lieu de détention aux assassins, aux voleurs, aux faussaires. On y entassait les grands coupables ayant échappé à une condamnation capitale. La folie mentale et la démence criminelle se partageaient les cabanons de ce lieu maudit, où achevait de mourir la créature descendue au niveau de la brute.

En enfermant dans la même prison les suspects et les assassins, on espérait faire descendre les prisonniers à l'abjection des seconds, par l'habitude de la vie commune, et ses inévitables frottements.

Quand s'éleva le tumulte occasionné par l'arrivée des chariots de Bicêtre, quand ces quatre-vingts hommes, qui n'avaient plus d'humain que l'apparence, se ruèrent en poussant des cris féroces dans le réfectoire, où les gardiens, les poussaient à coups de bâton, les captifs crurent qu'on venait les enlever en masse, pour leur faire subir une de ces exécutions sauvages dont les Carmes et l'Abbaye avaient été le théâtre. Ce fut, en effet, la plus épouvantable boucherie des prêtres et de moines que l'histoire ait eue à enregistrer, et cette horrible pantise justifiait jusqu'en une certaine mesure leur panique soudaine.

La plupart tombèrent à genoux, la prière monta du fond de toutes les âmes, cette prière de l'agonie, qui demande la force nécessaire pour l'acceptation du calice.

Naudot s'avança courageusement au milieu des fous et des assassins de Bicêtre ; mais si énergique que fût le concierge, si résolu que se montrèrent ses aides, ils ne purent rien obtenir des misérables qui ne virent dans les captifs de Saint-Lazare que des victimes dont impunément ils pouvaient devenir les bourreaux. Les menaces, les coups de bâton demeurèrent sans résultat, et si les bandits parurent se calmer en entendant parler de les mettre aux fers, cette tranquillité